

# FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

LIANA NISSIM

Calixte BANIAFOUNA, *Trois questions sur l'Afrique. Lettre à Nicolas Sarkozy*, Paris, L'Harmattan, 2007, 99 pp.

Calixte BANIAFOUNA s'adresse directement à Nicolas SARKOZY, tout récemment élu Président de la République à l'époque de la publication de ce livre: “[l]a lettre a pour objet de comprendre [son] action immédiate et future sur trois mots clés [...]: l'Afrique [Sous-saharienne], l'aide au développement et la rupture” (p. 8). Ce dernier terme est considéré par BANIAFOUNA comme l'expression d'une politique de changement, qui devrait rompre avec le paternalisme néo-colonial.

Dans une première partie (pp. 7-18), l'auteur esquisse brièvement les rapports entre les précédents Présidents de la République et les pays d'Afrique et leurs dirigeants; ensuite, il souligne que l'image de changement radical que M. SARKOZY a souhaité donner de lui-même est parfois en contraste avec ses discours sur l'Afrique, qui s'inscrivent plutôt dans le sillage d'une continuité vis-à-vis des positions de ses prédécesseurs.

Le premier chapitre, “Vous avez dit Afrique?” (pp. 19-48) reprend et détruit plusieurs clichés concernant les Africains, pour ensuite mettre en évidence que “protéger les dirigeants auto-proclamés en terre africaine et accueillir leurs victimes en terre française [est] le véritable débat sur les migrations africaines en France” (p. 39).

Par la suite (“Vous avez dit aide au développement?”, pp. 49-68) BANIAFOUNA retrace le paradoxe africain qui voit les pays les plus riches en matières premières être les pays les plus pauvres et ravagés par les guerres. Il suggère au Président SARKOZY trois voies possibles pour servir d'appui à la démocratisation de l'Afrique, à savoir l'abandon de la politique de la Françafrique, la fin de la globalisation dans les États africains et le reniement de la cellule Afrique de l'Élysée. Enfin, dans le dernier chapitre (“Vous avez dit rupture?”, pp. 69-90) et dans la “Conclusion” (pp. 91-99), l'auteur exprime le souhait que M. SARKOZY puisse et veuille

mettre en œuvre une politique de changement envers l'Afrique subsaharienne.

Maria Benedetta COLLINI

Ch. Didier GONDOLA, *Africanisme: la crise d'une illusion*, Paris, L'Harmattan, 2007, 247 pp.

Didier GONDOLA, professeur d'histoire de l'Afrique aux États-Unis, propose un ouvrage-pamphlet autour de l'école africaniste de France, qui incarne à ses yeux "une hégémonie qui n'a que trop duré et dont les dommages sont incalculables" (p. 15).

Le livre s'ouvre par un "Avant-propos" (pp. 11-16) et une "Introduction" (pp. 17-26) où l'auteur expose la prédominance d'une vision franco-centrée dans les études africanistes de l'Hexagone. Le premier chapitre, "Africanisme: paradoxes et contradictions" (pp. 27-43) met en évidence le paradoxe d'une histoire de l'Afrique écrite par des chercheurs européens, auxquels GONDOLA reproche en particulier de vouloir expliquer l'Afrique aux Africains "en entretenant un climat pseudo-intellectuel afropessimiste propice au déploiement de la politique paternaliste de la France en Afrique" (p. 40). Le chapitre suivant, "Besoin de fric" (pp. 45-64), retrace les origines de cette attitude; "Besoin d'Afrique" (pp. 65-86) s'attarde sur le racisme plus ou moins implicite partout en Europe, lié aux connotations négatives que la couleur noire acquiert dans la culture européenne depuis le Moyen-âge: pourtant, là où GONDOLA affirme que "c'est [...] sur le Noir et son image que, pour la première fois dans l'histoire, s'est cristallisé le discours raciste" (p. 81), on ne peut s'empêcher de se souvenir du racisme qui a frappé les Juifs des siècles durant, et le critique semble à mes yeux courir le risque de glisser subtilement dans un regard afrocentrique. Quoi qu'il en soit, "Une histoire absurde" (pp. 87-122) s'attache à démontrer que l'africanisme en France est empreint de racisme et qu'il ne prend en considération ni toute la production historique de la tradition orale africaine, ni la production scientifique de certains Africains comme Cheikh Anta DIOP. Dans le cinquième chapitre ("Péché originel", pp. 123-144), GONDOLA "veu[t] démontrer [...] que la France n'a jamais renoncé à son dessein colonial en Afrique et que l'africanisme français a servi et continue à servir cette cause" (p. 125), à travers l'expulsion réitérée de jeunes chercheurs africains après leur doctorat et à travers l'œuvre de conseillers politiques que maints africanistes exercent auprès de l'Élysée (et c'est le sujet du chapitre suivant, "Afropessimisme et révisionnisme", pp. 145-182).

"Comparaisons utiles" (pp. 183-195) et "Regards croisés, regards pluriels" (pp. 197-213) proposent une analyse de la réalité étatsunienne, proposée comme modèle méritocratique à suivre. Enfin, dans le dernier chapitre ("Rendre l'histoire à ses acteurs"

pp. 215-221) et dans la “Conclusion” (pp. 223-227), l'auteur annonce une révolution imminente dans l'historiographie africaine, qui verra enfin les peuples africains directement interpellés dans des études menées par des chercheurs africains.

Il est dommage que GONDOLA, qui considère les travaux européens sur l'Afrique comme une forme d'exploitation, d'appropriation et d'humiliation, ne prenne *jamais* en considération l'hypothèse que le regard de 'l'autre' (le Français en l'occurrence) puisse parfois se révéler aussi enrichissant.

Je laisserai aux historiens de France le souci d'entrer plus spécifiquement dans la querelle sur les imbrications entre africanisme et pouvoir ou dans les questions plus spécialement scientifiques, mais je ne peux m'empêcher de remarquer la charge polémique qui parcourt le volume dès l'introduction et qui semble liée plus à une prise de position personnelle de l'historien qu'à un véritable souci d'avancement des recherches. Enfin, je ne peux cacher mon embarras face à un auteur qui se plaint continuellement du racisme d'autrui, mais qui fait preuve d'un certain sexisme mal placé là où il affirme que “les études africanistes en France [...] sont devenues au fil des décennies un domaine où plusieurs *femmes* exercent une influence disproportionnée, un domaine où se conçoivent des discours intellectuellement médiocres mais politiquement efficaces” (p. 207, c'est moi qui souligne).

Maria Benedetta COLLINI

StrategiCo., *République démocratique du Congo 2008*, Paris, L'Harmattan (“Notes de conjoncture/Afrique”), 2007, 99 pp.

Le volume s'ouvre par l'énumération d'une série d'interrogatifs au sujet de la situation de la République démocratique du Congo en 2007. L'étude offre un bref rappel des principaux événements historiques concernant le pays depuis l'indépendance jusqu'aux élections de 2006, une fiche du pays résumant les caractéristiques géographiques, politiques, économiques et financières de la nation aussi bien que les données concernant la situation économique et politique de l'année 2007.

À ce propos, l'étude analyse la question du budget de l'année en cours et propose une série de diagrammes de tout genre indiquant les taux de croissance réelle. Elle signale aussi les conditions de la production congolaise, en détaillant les différents secteurs liés aux nombreuses matières premières du pays. L'analyse passe en revue les secteurs de l'industrie, de l'agriculture, de l'énergie, des services, des télécommunications, des banques et des services financiers et prend en considération les tendances de l'importation et de l'exportation.

Du point de vue politique, l'étude offre un tableau de la composition de l'Assemblée Nationale et dénombre les partis politiques et leurs leaders. On jette aussi un coup d'œil sur le processus de décentralisation des provinces et sur ses difficultés de définition. Après avoir détaillé quelques événements importants de l'année 2007, l'analyse se concentre sur les principales causes d'instabilité dans la partie orientale du pays, sur le rôle de la MONUC (Mission de l'Organisation des Nations Unies en République démocratique du Congo) et sur les questions ethniques et religieuses. En conclusion, l'étude traite des rapports économiques et politiques que la République démocratique du Congo entretient avec les autres pays africains et avec les nations de l'Occident.

Le volume se termine par une série d'annexes visant à un approfondissement technique des informations données dans l'étude.

Jada MICONI

Kanaté DAHOUDA, Sélom K. GBANOU (dir.), *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, Paris, L'Harmattan ("Critiques Littéraires"), 2008, 264 pp.

Le volume comprend de nombreuses interventions concernant le domaine francophone. Je passerai en revue ici les articles portant sur l'Afrique subsaharienne, en renvoyant aux autres sections pour les articles qui les concernent.

Dans la première partie du volume, "Tensions de la mémoire et enjeux identitaires", deux articles sont consacrés à Henri LOPÈS. Dans "Identité métisse, mémoire et fictions chez Henri Lopès" (pp. 33-43), Adama COULIBALY propose une réflexion sur la problématique du métissage dans *Le Chercheur d'Afriques* et *Le lys et le flamboyant*. Selon l'avis du critique, l'écrivain, lui-même métis, souligne cette thématique en mettant en scène des personnages métis dont l'identité s'avère instable et incertaine. COULIBALY analyse les indices plus ou moins évidents de la présence de l'auteur en tant que personnage et se penche sur les enjeux de l'autofiction qui permet à LOPÈS la "fictionnalisation ironique" (p. 42) de son identité métisse dans un jeu postmoderne de parodisation du 'je', qui affiche en même temps la littéralité des romans.

Dans le deuxième article consacré à LOPÈS ("L'écriture, la mémoire et l'identité: Henri Lopès et le métier à métisser", pp. 45-59) Kasereka KAVWAHIREHI propose une relecture de l'œuvre romanesque de l'écrivain congolais et divise sa production artistique en deux étapes: la période, successive aux indépendances, caractérisée par la nécessité d'une construction identitaire nationale ancrée au territoire africain; ensuite, la phase du désir d'élargir les limites de l'identité vers ce que le critique appelle la "métissité", un état d'esprit qui irait bien au-delà du phénotype.

À l'aide de nombreuses références aux romans de LOPÈS, l'article tente de reconstruire l'évolution d'une phase à l'autre de l'écriture de l'auteur qui, selon le critique, marquerait "l'exigence de passer de l'imaginaire de la territorialisation à celui de la déterritorialisation" (p. 59).

La première partie du volume se clôt par l'article de Geneviève LEMOINE, "L'écriture comme reconfiguration identitaire: la mémoire polyphonique dans *Monné, outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma" (pp. 61-71). Dans son étude, le critique s'attache à montrer comment KOUROUMA illustre dans ce roman "l'enchevêtrement caractéristique de la mémoire et de l'identité" (p. 62). L'analyse minutieuse des techniques narratives de *Monné, outrages et défis* met en évidence le caractère non-univoque et non-linéaire de la représentation du passé historique, qui vient d'une mémoire subjective située aux frontières de l'imaginaire et se caractérise par un effet de polyphonie dû à la multiplication des instances narratives. Du fait de cette fragmentation de la mémoire, l'histoire personnelle se fond alors avec celle de la collectivité et le texte propose une révision des faits historiques aussi bien que des définitions identitaires. Comme le dit si bien LEMOINE, grâce à ses innovations narratives KOUROUMA "métaphorise l'instabilité constitutive de la mémoire et la reconstruction perpétuelle de l'identité" (p. 70).

Dans la deuxième partie du volume, "Mémoire de l'histoire et (con)quête de soi", l'article de Josias SEMUJANGA, "*Murambi. La métaphore de l'horreur ou le témoignage impossible*" (pp. 85-101), propose une réflexion sur *Murambi. Le livre des ossements* de Boubacar Boris DIOP, roman qui retrace l'histoire du génocide rwandais. Après avoir donné quelques repères théoriques sur le statut du récit historique, du témoignage et du roman de fiction, le critique explore la technique narrative de l'auteur, qui, pour montrer le processus génocidaire, introduit dans la narration non seulement les témoignages directs des victimes des atrocités, mais aussi ceux des bourreaux et des complices. La présence de la figure du témoin tiers, le protagoniste en quête de la vérité sur les événements de ce passé horrible, relie ces différents récits, garantit la fiabilité des témoignages et établit le pacte avec le lecteur. Le critique met en relief l'importance de la postface du roman en soulignant sa fonction de "lien entre les paroles de la fiction et le témoignage de l'auteur" (p. 98).

Dans "*La vie et demie de la mémoire*" (pp. 141-155), Caroline GIGUÈRE se propose de montrer comment le roman de Sony Labou TANSI "questionne [...] les processus de construction mémorielle et identitaire eux-mêmes" (p. 143). Dans la première partie de l'article, le critique met en évidence le brouillage des repères temporels, principal élément de rupture avec le réalisme romanesque, ainsi que l'incapacité de l'écriture et de la mémoire d'adhérer parfaitement à la réalité du passé; ensuite, GIGUÈRE illustre avec sagacité la présence à l'intérieur du roman des traces de mémoire pour signaler que "le travail de mémoire informe [...] la structure et l'écriture du roman" (p. 146): il s'agit du retour persistant

de certains éléments narratifs (personnages, phrases ou noms) et de l'évocation de la mémoire corporelle de certains personnages. L'acte d'écriture assume un rôle très important dans la transmission de la mémoire individuelle à la collectivité et GIGUÈRE relève qu'à l'intérieur de *La vie et demie* la construction identitaire se fait "par le partage d'une pratique scripturaire plus que par l'appartenance à une lignée ou à une ethnie" (p. 154). Une identité ainsi conçue, bien que collective, ne peut pas se caractériser par la stabilité, mais se définit par son caractère mouvant, par sa capacité de renouvellement et de résistance aux tentatives dictatoriales de fixation identitaire.

Dans la troisième partie du volume, "Exils, rémanence et transcendance", Michel NAUMANN ("Mémoire, poésie et libération dans une nouvelle-poème de Tchicaya U Tam'si: 'Rémanence'", pp. 230-238) analyse la nouvelle de Tchicaya U TAM'SI en indiquant les trois étapes de l'itinéraire symbolique de régénération de l'homme et du poète africains décrit par l'auteur: culpabilité, exils, reconstruction. Ce mouvement dialectique retracé par le critique implique un travail de mémoire et de rémanence qui concerne les expériences individuelles, les éléments provenant de la culture traditionnelle et des mythes des origines.

Dans "Écriture de la mémoire et simulacres identitaires dans *La Fabrique de cérémonies* de Kossi Éfovi" (pp. 239-250), S.R. Renombo OGULA étudie le statut du protagoniste du roman de Kossi ÉFOVI et en relève l'instabilité identitaire, le manque d'intentionnalité, le rapport problématique avec le corps et l'incapacité à organiser les souvenirs de sa terre natale de façon cohérente. En soulignant, ensuite, le caractère fantastique et baroque de la représentation de l'espace dans lequel le protagoniste déambule, le critique illustre comment, dans ce monde irréel, la configuration identitaire devient simulacre.

Séloré K. GBANOU, dans "L'«aventure ambiguë» de l'identitaire: la fortune du personnage de Samba Diallo" (pp. 251-264), analyse la figure du protagoniste du roman de Cheikh Hamidou KANE afin de montrer comment le retour au pays natal s'avère une déception à cause du changement intérieur survenu à la suite du contact avec d'autres cultures. Samba Diallo, érigé en symbole de la condition dramatique du migrant africain et pour cette raison considéré par GBANOU comme une sorte de précurseur des héros romanesques d'aujourd'hui, se caractérise par l'hybridité et par le dédoublement: en lui, "mémoire du passé et identité nouvelle s'affrontent" (p. 256). Bien qu'on s'attende de lui qu'il soit un passeur, au retour dans son pays il devient, selon l'avis du critique, un "outrepasseur" (p. 256) qui vise à une renaissance, par le dépassement des limites, de l'immuable mémoire du passé sur laquelle se fonde l'identité collective de son peuple, mais aussi de l'idée de culture universelle, concept appartenant à l'Autre, en se situant ainsi dans un espace de non-lieu géographique et identitaire.

Jada MICONI

Dominique RANAIVOSON (dir.), *Senghor et sa postérité littéraire*, Metz, Université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherches "Écritures" ("Littérature des mondes contemporains", série "Afriques"), 2008, 196 pp.

Il s'agit des actes du colloque de Cerisy-La-Salle consacré en 2006 à la figure de SENGHOR et à une réflexion sur son héritage littéraire (accepté et exalté très souvent, mais très souvent aussi critiqué, refusé et même négligé).

Le volume se compose de deux parties, dont la première ("Héritage littéraire de Senghor") comprend huit études historico-critiques. C'est Nicolas MARTIN-GRANEL qui le premier prend la parole dans "Senghor et les écrivains congolais: le malentendu" (pp. 11-31), non pour "revenir – comme il l'écrit avec humour – sur les négrologues, négrolâtres et autres tigrologues" (p. 12) mais pour proposer quelques considérations sur la réception au Congo de la négritude (cette "invention de poète", p. 15) qui ne manque ni d'"ambiguïtés [ni de] limites" (p. 25) et pour montrer comment le mot *nègre*, exalté dans "l'inversion positive et irénique" (p. 18) de SENGHOR, garde chez les auteurs congolais toute sa charge amère et négative; il y a en somme un "profond malentendu entre [...] la littérature de la négritude et celle du Congo voire de l'Afrique centrale en général" (p. 26), qui refuse d'accepter "le Nègre normalisé de la négritude" (p. 27).

Dans "Henri Lopès et Léopold Sédar Senghor: de la contestation à la célébration" (pp. 33-40), André-Patient BOKIBA relève "une adhésion tout à fait remarquable de Henri Lopès à une doctrine [la Négritude] qu'il avait brocardée trente ans auparavant" (p. 38), en soulignant les convergences qui existent désormais entre les idées de SENGHOR et celles de LOPÈS: la position centrale du métissage biologique et culturel, le primat du culturel sur le politique, la mission et la responsabilité de l'intellectuel.

Boniface MONGO-MBOUSSA, dans "Peut-on encore célébrer l'Afrique?" (pp. 41-48), propose de lire la poésie et les essais de SENGHOR "comme une célébration de l'Afrique ou des Afriques" (p. 41), tout en mettant en relief la diversité des opinions sur SENGHOR des auteurs africains des nouvelles générations, mais aussi le poids considérable de son héritage.

Un très long article de Julien DE SAINT-JORES (le réalisateur de l'exposition "Senghor, l'universel") s'occupe de "La primitivité de Léopold Sédar Senghor" (pp. 49-79), en approfondissant les nombreuses significations (étymologiques et culturelles) du mot *primitivité*, depuis les peintres dits primitifs de la Renaissance aux peintres de l'école de Paris et aux surréalistes, pour envisager enfin la primitivité comme "une conception du monde, première historiquement mais surtout première 'philosophiquement' [...], dont la négritude, selon Senghor, est l'expression la plus pure" (pp. 68-69); et il s'agit d'une "vision

du monde qui serait moins le propre du nègre que celui de l'Homme" (p. 77).

Dominique RANAIVOSON, qui a réuni les textes de ce volume, y contribue par "L'*Anthologie* et ses descendants: filiations et émancipation de la poésie dite noire" (pp. 81-100); elle évoque les antécédents et les circonstances concernant la naissance et la réalisation de la célèbre *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* (1948), ainsi que les raisons de son succès; puis elle étudie l'impact de cet ouvrage sur les anthologies créées par la suite, en constatant (au-delà de sa valeur et de sa nouveauté objectives) qu'elle "forgea aussi des schémas de lecture tenaces par des amalgames qui ont fait naître des clichés puis des réactions parfois violentes" (p. 94); c'est surtout la "vision essentialiste du Nègre" (p. 99) qui se construit dans l'*Anthologie*, en établissant des clichés durs à mourir, ceux du "nègre [qui] ne pense pas, fait tout d'instinct, puise au tréfonds de son être une mémoire toujours intacte et une nature pleine de vitalité" (p. 99).

Jean-Michel DEVÉSA est l'auteur de "Senghor aux Antilles, d'hier à aujourd'hui" (pp. 101-121); il part de la constatation qu'"aux Antilles, l'affirmation de soi et la quête identitaire ont été énoncées successivement en termes de négritude, d'antillanité et de créolité" (pp. 101), pour étudier les rapports entre ces positionnements et la négritude de SENGHOR, durement critiquée, mais aujourd'hui "en partie réévaluée" (p. 103), grâce à une mise en perspective qui la situe "avec davantage de rigueur et de pertinence" (p. 103).

Dans "Actualité de la négritude ou de la postérité 'américaine' de Senghor" (pp. 123-134), Daniel DELAS propose à son tour "une mise en perspective des idées qui ont inspiré Senghor" (p. 124), en prouvant "qu'il a été mal lu" (p. 133) et en essayant "de sortir la négritude des clichés qui ont entretenu artificiellement le débat sur des bases erronées" (p. 133).

Mohamed DAOUD s'arrête sur "l'altérité profonde et radicale qui s'exprime par le regard que porte 'l'être maghrébin' sur 'l'être négro-africain'" (p. 134), en l'expliquant dans son essai "Littérature maghrébine et littérature négro-africaine: différence ou indifférence?" (pp. 134-146) par une vue d'ensemble de la culture arabo-maghrébine depuis ses origines.

La seconde partie du volume, "Témoignages d'écrivains", comprend les interventions de cinq écrivains (Patrice NGANANG, Eugène ÉBODÉ, Théo ANANISSOH, Edem AWUMEY, Johary RAVALOSON) qui réfléchissent sur leurs rapports avec la négritude et avec l'œuvre de SENGHOR, mais aussi sur leur vocation et sur leur travail d'écrivains.

Liana NISSIM



Mahougnon KAKPO (dir.), *Si Dieu était une femme... Anthologie de la poésie béninoise d'aujourd'hui*, Cotonou, Les Éditions des Diasporas, 2009, 287 pp.

Le recueil est introduit par une présentation du directeur de la publication, Mahougnon KAKPO, critique et poète béninois dont les travaux ont déjà été présentés dans notre revue<sup>1</sup>.

Après un bref résumé des étapes de l'évolution de la poésie béninoise, KAKPO décrit le contexte culturel et artistique dans lequel a mûri la jeune génération de poètes, dont il fait partie, en détaillant les activités dans les domaines du théâtre et de la poésie du club littéraire *Prométhée*, animé par Camille AMOURO à partir des années 1980, et en faisant référence à l'homonyme revue littéraire et à la rubrique "Le coin du poète" du quotidien *Ehuzu* qui ont permis à de nombreux poètes de voir leurs textes publiés.

KAKPO décrit les conditions de la naissance, en 1997, d'un nouveau cercle littéraire, surgi des cendres de *Prométhée*, dénommé *Le Cercle d'Osiris*, animé, entre autres, par Camille AMOURO et par lui-même. *Le Cercle d'Osiris* a su offrir à plusieurs jeunes poètes la possibilité de profiter de résidences d'écriture et de recueillir leurs poèmes dans une première anthologie intitulée *Ce regard de la mer... Anthologie de la poésie béninoise d'aujourd'hui*, publiée en 2001 par Les Éditions des Diasporas, maison d'édition récemment fondée par les animateurs du Cercle.

L'anthologie *Si Dieu était une femme... Anthologie de la poésie béninoise d'aujourd'hui* se propose de permettre au lecteur de suivre l'évolution de la création artistique chez certains poètes déjà présents dans le premier recueil. Le volume, qui s'inscrit dans la même lignée théorique du "Manifeste de la poésie regardante" exposé dans l'anthologie précédente, offre au lecteur la possibilité d'approcher des formes d'écriture différentes, exprimant des regards variés sur le monde, qui sont loin de "se conformer à la pensée unique" (p. 18).

Jada MICONI

Pierluigi MAGISTRI (dir.), *Guglielmo Massaja 1809-2009. All'Africa attraverso l'Africa*, Atti del Convegno di apertura delle iniziative di celebrazione (Roma, 11 dicembre 2008), Roma, Società Geografica Italiana ONLUS, 2009, 144 pp.

Ce volume recueille les actes du colloque organisé pour célébrer le bicentenaire de la naissance du cardinal et missionnaire de l'ordre des capucins Guglielmo MASSAJA.

Dans sa "Presentazione" (pp. V-VI), Francesco SALVATORI explique que plusieurs occasions pour rappeler la personnalité de

<sup>1</sup> Cf. *Ponti/Ponts*, n. 8, 2008, pp. 248-249; pp. 264-266.

Guglielmo MASSAJA auront lieu après ce colloque, afin de poursuivre la réflexion sur le contexte historique, géographique et politique du XIX<sup>e</sup> siècle: MASSAJA incarne en effet aux yeux de SALVATORI “lo spirito del suo tempo [che si è] fatto promotore e parte attiva di un incontro di culture” (p. V).

Prierluigi MAGISTRI dans son “Introduzione” (pp. VII-XI), après avoir esquissé un bilan des études sur MASSAJA, rappelle les étapes fondamentales de la vie du missionnaire, souligne son rôle de médiateur politique et culturel entre Afrique et Europe, souligne l’importance de ses écrits, en particulier de ses lettres et de son œuvre imposante *I miei trentacinque anni di missione nell’alta Etiopia*, qui contient ses notes concernant les lieux et les populations rencontrés.

Maurizio FALLACE, Giuseppe MORABITO, Battista PRACCA, Francesco Guido RAVINALE, Angelo SODANO et Florio Alessandro TESSARI rappellent, dans de très brèves interventions, la figure de MASSAJA, qu’ils considèrent comme un modèle de référence encore très actuel de nos jours (pp. 1-13).

Mauro FORNO dans “Guglielmo Massaja: la figura e l’opera a duecento anni dalla nascita” (pp. 15-22) met en lumière que, d’un côté, la célébrité du missionnaire en Italie est liée à une manipulation politique (“Durante il ventennio fascista [...] gli assertori della vocazione ‘imperiale’ del paese [...] individuarono infatti in lui la figura dell’anticipatore, per non dire del propugnatore, dell’espansionismo coloniale in Africa”, p. 17); d’un autre côté, FORNO rend compte des améliorations que MASSAJA a apportées en Éthiopie: la création de centres pour les jeunes, le développement de productions nouvelles avec des moyens moins archaïques, la construction des premiers hôpitaux (p. 20).

“Guglielmo Massaja: l’esplorazione del Corno d’Africa” (pp. 23-53) est le titre de l’intervention de Francesco SUDRICH qui souligne l’importance de MASSAJA dans le cadre des explorations en Afrique. Après la reconstruction du cadre historique des expéditions à travers les siècles, SUDRICH rappelle les étapes des voyages du missionnaire, ses retours périodiques en Italie, ses observations concernant le territoire et le climat.

Andrej DERDZIUK dans “Guglielmo Massaja. L’evangelizzazione fatta in stile e secondo lo spirito francescano” (pp. 55-66) fait remarquer que l’esprit franciscain, si présent dans la vocation du missionnaire, a poussé MASSAJA à quitter l’enseignement de la philosophie et de la théologie pour se consacrer à l’aide et au soutien des malades dans les hôpitaux. Ce même esprit franciscain a fait naître en lui la décision de partir en Éthiopie où il a mené une vie austère, vouée, entre autres, à l’instruction des jeunes.

Francesco SCORZA BARCELLONA, l’auteur de “Verso la beatificazione di Guglielmo Massaja” (pp. 67-76), souligne l’aura de sainteté qu’on reconnaît à MASSAJA qui a conduit à l’ouverture de son procès de béatification.

Angelo TURCO commence son article “L’Africa e la cultura geografica tra Ottocento e Novecento: la lezione di Guglielmo Massaja” (pp. 77-121) par un aperçu de géographie politique

au XIX<sup>e</sup> siècle; dans ce panorama, le critique souligne le rapport de MASSAJA avec la culture géographique de son temps (ancrée aux données empiriques) et sa perspicacité dans l'établissement de contacts politiques, en montrant ainsi sa capacité à reconnaître la complexité du territoire africain sans le reconduire au lieu commun de la *Tabula rasa* (p. 104), si diffusé à l'époque: "Fra' Guglielmo racchiude in sè, e anzi emblematizza, la severa urgenza di una geografia che si pretende 'antropica' e, proprio per questo, assume responsabilità nuove nel concerto delle scienze umane. In particolare, essa rivendica il ruolo della politica come fondamento dell'agire territoriale" (p. 113).

Suit l'étude de Claudio CERRETTI "Guglielmo Massaja e la formazione dei saperi coloniali" (pp. 123-129) où le critique fait remarquer l'importance des considérations de MASSAJA (concernant les populations qui habitaient l'Éthiopie à l'époque de son séjour) pour la définition de la "coscienza coloniale" (p. 123) italienne. Il rend compte en outre de l'activité du missionnaire, "fortemente orientata allo sviluppo sociale, educativo, sanitario, organizzativo, economico... delle comunità in cui operò" (p. 123).

Le volume se termine avec la contribution de Lucia CECI "Letture politiche di una vicenda missionaria: Guglielmo Massaja nella propaganda colonialista" (p. 131-144). CECI met en lumière la manipulation de la figure de MASSAJA de la part de la propagande fasciste des années 1930-1940, qui fait du missionnaire un patriote et même un promoteur du nationalisme; cette transformation douteuse a donné à MASSAJA une célébrité problématique qui, aujourd'hui encore, continue de créer des obstacles dans le procès de sa béatification.

Francesca PARABOSCHI

Makhili GASSAMA (dir.), *50 ans après, quelle indépendance pour l'Afrique?*, Paris, Philippe Rey, 2010, 637 pp.

Cet ouvrage se propose comme une méditation et comme un bilan: il s'agit d'une méditation, cinquante ans après les indépendances, sur "l'exercice du pouvoir par les Africains eux-mêmes à la tête de leurs pays" (Makhili GASSAMA, "Avant-propos", p. 7); il s'agit d'un bilan proposé par "une trentaine d'intellectuels d'Afrique et de la diaspora [...] sur les cinquante années de liberté réelle ou illusoire" (*Ibid.*), en remplissant de la sorte la tâche qui devrait être celle de tout intellectuel: "se pencher courageusement et objectivement sur l'œuvre accomplie [...], avec un esprit critique sans cesse dynamique" (p. 11) car, "pour un intellectuel, se taire devant le mal, c'est trahir" (p. 11).

La première des contributions (présentées dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs) est celle du Béninois Spero Stanislas ADOTEVI, "L'avenir du futur africain" (pp. 19-49), qui s'inter-

roge sur les moyens pour combattre “le sentiment de dépossession et d'impuissance” (p. 25) dominant en Afrique, et la conviction que “demain est ailleurs” (p. 25). Sûr qu'au contraire “l'essentiel est ici” (p. 25), ADOTEVI prône une prise de conscience capable de contester “le discours idéologique [...] de la mondialisation/globalisation, qui ne représente que les multiples manifestations du déploiement à l'échelle de la planète des capitalismes nationaux les plus puissants” (p. 30); en partant du constat qu’“aucune culture n'est figée” (p. 40) et que les civilisations “sont à la fois typées et en devenir” (p. 41), ADOTEVI nie “l'universalité de l'Occident et de son surgeon américain” (p. 43), proclame le déclin de l'Occident (“le leadership planétaire assuré par l'Occident depuis la fin de la dernière guerre mondiale appartient au passé”, p. 44) et propose aux Africains une longue liste d'innovations nécessaires à l'édification d'un “miracle africain, lequel surgira d'un mode de pensée nouveau” (p. 47).

L'écrivaine ivoirienne Tanella BONI, dans “De jeunes en quête d'avenir” (pp. 51-68), s'interroge sur la situation actuelle des jeunes Africains, trop souvent “ballotés au gré des circonstances” (p. 54); après avoir suivi l'évolution des systèmes éducatifs dès le début des indépendances et leur progressive fragilisation (comme le prouve le cas exemplaire de la Côte d'Ivoire), Tanella BONI doit forcément en constater la débâcle, ainsi que la perte de tout point de repère pour les jeunes.

Le journaliste sénégalais Abdou Latif COULIBALY, dans “L'hypothèque de la gouvernance” (pp. 95-111), s'arrête sur la notion de gouvernance qu'il considère “décisive [...] quant à la mise en place des conditions d'un développement maîtrisé des nations dans toutes les parties du monde” (p. 97); or, l'état de sous-développement généralisé de l'Afrique, dont les causes sont complexes et multiples, est surtout provoqué par “une gouvernance chaotique” (p. 99), marquée par la corruption qui “dévore l'économie et la politique engagée dans la presque totalité des États” (p. 100) du continent. L'auteur décrit donc minutieusement et par des exemples frappants le mécanisme de mal-gouvernance qu'est la “prédation institutionnalisée des ‘prédoctes’” (p. 103), engendrant des régimes autocrates et dictatoriaux et se diffusant d'ailleurs à tous les niveaux de la société; il ne reste qu'à lutter pour “l'installation d'un État de droit, qui postule la soumission absolue de tous les citoyens au droit, y compris les autorités de l'État” (p. 110).

L'économiste sénégalais Moussa DEMBÉLÉ propose “Le Sénégal 50 ans après: analyse d'un pacte néocolonial” (pp. 113-135); après avoir souligné que la soi-disant “indépendance du Sénégal n'est qu'un véritable marché de dupes au profit de l'ancienne puissance coloniale” (p. 115), l'auteur analyse en détail les conséquences néfastes de ce qu'il considère comme “un réaménagement du pacte colonial” (p. 133) et “l'échec des politiques néolibérales imposées par la Banque mondiale et le FMI” (p. 133), en critiquant l'abdication des élites sénégalaises, acquises à l'idéologie néocoloniale; il affirme la nécessité de “briser l'état de la Fran-

cafricaine, [...] [cette] sorte de pieuvre à mille têtes, [ce] système despotique et sanguinaire” (p. 131) et propose le rejet du franc CFA, “l'accélération de l'intégration continentale” (p. 133), la coopération entre l'Afrique et les autres pays du Sud, même si “une véritable décolonisation [...] exigera [...] beaucoup de sacrifices” (p. 134).

On retrouve (à l'échelle continentale) des considérations et des préoccupations analogues dans “Un demi-siècle d'aventure ambiguë” (pp. 137-162) de Makhily GASSAMA, qui dirige ce volume et qui a dirigé le collectif *L'Afrique répond à Sarkozy*<sup>2</sup>; il s'agit d'une méditation qui – sans taire les responsabilités des Africains – met en lumière (en parcourant l'histoire des relations avec l'ancien colonisateur) les responsabilités du colonialisme dans la situation actuelle du continent; ce qui plus est, cette étude prouve sans contestation possible qu'aujourd'hui “l'Afrique francophone n'est pas décolonisée” (p. 144), qu'elle est soumise à la férule du “rôle destructeur” (p. 149) de la Françafrique, “ce monstre qui a surgi des cendres de la Communauté” (p. 156) qui “se livre, durant tout ce demi-siècle de l'Afrique 'indépendante', au pillage délibéré et programmé des ressources” (p. 156). Il faut donc lutter contre ses manœuvres car “tant que la Françafrique est, il n'y aura pas de démocratie [...]; il y aura toujours des tyrans à la tête des États [africains] et l'Afrique ne connaîtra pas de développement durable” (p. 158); il faut en même temps travailler pour “la création concrète de l'unité africaine” (p. 158) et remettre en question les rapports avec l'Europe, en invitant celle-ci “à plus de modestie et de justice, l'Afrique à plus de lucidité et de courage” (p. 159).

Après l'essai de Mahmoud IBRAHIME, “Comores: à la recherche de l'État” (pp. 163-189), qui fait le point sur la décolonisation incomplète de l'archipel comorien (l'île de Mayotte est encore rattachée à la France), et celui de l'académicien nigérien F. Abiola IRELE (“Le royaume politique: vers la reconstruction de l'Afrique”, pp. 187-222) – qui (sans taire les responsabilités africaines et les changements qu'il faut mettre en place) dénonce la persistance “de la représentation négative de l'Afrique dans le monde occidental” (p. 189) ainsi que “les présupposés racistes” (p. 193) et “les faits déformés” (p. 194) qui n'arrêtent d'alimenter l'afro-pessimisme et ses visées paralysantes – Kema IROGBE propose, dans “L'insécurité alimentaire dans l'Afrique subsaharienne postindépendante” (pp. 223-239), une énième énumération des problèmes qui affligent le continent, en s'arrêtant plus spécialement sur ceux qui sont à l'origine de l'insécurité alimentaire (la surpopulation, les séquelles du colonialisme, le facteur géographique, les guerres, la corruption généralisée...).

Pour sa part, l'écrivain congolais Kama Siwor KAMANDA, dans “Les structures tribales sont-elles compatibles avec le développement des États africains?” (pp. 241-257), affirme que “la recherche de solutions équitables aux problèmes économiques et sociaux de l'Afrique” (p. 243) passe inévitablement par le respect de “l'autonomie des identités” (p. 246), par l'intégration donc des

<sup>2</sup> Nous avons proposé un compte rendu de ce volume dans *Pontil/Ponts*, n. 9, 2009, pp. 237-244.

communautés tribales dans le système étatique (ce qui garantirait la cohésion nationale), par l'harmonisation des "différentes cultures et civilisations locales" (p. 250) (y compris les langues autochtones), par la coopération interethnique et la répartition des "richesses économiques [...] entre le pouvoir central et les régions" (p. 257).

Jean-Claude KANGOMBA est l'auteur de "Mémoires de la violence et impasse congolaise" (pp. 259-279); après avoir passé en revue l'"impressionnante série de violences" (p. 261) perpétrées dans la République démocratique du Congo depuis l'époque coloniale jusqu'à aujourd'hui, il analyse les "fondements occultés de l'impasse politique et économique congolaise" (p. 262), à savoir l'"érosion de plus en plus dramatique du sens de l'État" (p. 264) provoquée par les séquelles du colonialisme (dont l'assassinat de LUMUMBA n'est pas des moindres), par la féroce dictature mobutiste et sa confiscation de l'espace politique, économique et culturel, par l'actuel "morcellement du territoire en ces microsouverainetés régionales que sont les rébellions armées" (p. 275), par les ingérences du capital international dans les affaires intérieures.

C'est ensuite le tour du romancier congolais Alain MABANKOU qui, dans "Les soleils de ces Indépendances" (pp. 281-289), après avoir évoqué le discours de LUMUMBA du 30 juin 1960, ironise, avec un style cruel et pétillant, aussi bien sur les "dommages collatéraux du colonialisme" (p. 284) (défini comme "l'un des crimes les plus crapuleux de l'Histoire", p. 286) que sur les dérives des indépendances, où "la colonisation se perpétue par des moyens détournés" (p. 289).

Après la mise au point de Pat Themba MGADLA sur l'indépendance du Botswana ("Botswana: 43 ans d'indépendance", pp. 291-309), qui constitue un cas de développement économique satisfaisant et de bonne gouvernance, le Gabonais Bonaventure MVE-ONDO examine, dans "La déconstruction de la gouvernance comme préalable au développement" (pp. 311-328), les raisons des maux africains (à commencer par la gouvernance politique qui "en Afrique est véritablement en échec", p. 314) et les défis qu'il faut surmonter pour "refonder la société et [...] l'orienter vers un développement bien compris" (p. 325).

De même, Jacques NANEMA ("L'Afrique entre négrophobie et développement: du désarroi identitaire à la renaissance", pp. 329-361) passe en revue toutes les causes du sous-développement, en s'arrêtant plus particulièrement sur la "plus subtile" (p. 335) que l'auteur définit comme l'"idéologie négrophobe" (p. 335) qui a pris au piège les Africains eux-mêmes et dont il faut entreprendre "au plus vite [la] déconstruction, [la] démystification" (p. 336).

Les problématiques culturelles sont aussi au cœur de "Un demi-siècle d'indépendance: l'hypothèque culturelle" (pp. 363-403), où Musanji NGALASSO-MWATHA réfléchit sur "la non-émancipation culturelle du continent [et sur] la trop grande dépendance des modèles culturels hérités de la colonisation" (p. 366), en passant en revue "les idées reçues savamment entretenues à l'étranger" (p. 337) (dont témoigne entre autres le fameux dis-

cours de SARKOZY à Dakar du 26 juillet 2007), idées reçues qui, malheureusement, sont souvent intériorisées par les Africains mêmes.

L'historien guinéen Djibril Tamsir NIANE, dans "Illusions et défis" (pp. 405-421), refait étape par étape le parcours de l'histoire africaine depuis la colonisation, en constatant la permanence du problème de la dépendance et la nécessité d'une "refondation politique de l'Afrique" (p. 417) qui reconnaisse "aux ethnies la qualité et le statut de peuple, de nation, porteuses qu'elles sont d'une culture, d'une histoire" (p. 417): pour que l'unité nationale devienne une réalité, il faut avant tout créer "la cohésion et l'harmonie entre les ethnies" (p. 417).

Après l'essai "De l'axiome du consciencisme" (pp. 423-450), où Eugenio Nkogo ONDO (en se servant de l'exemple des élections truquées du président gabonais Ali BONGO, champion de la Francophonie et ami personnel de SARKOZY) dénonce la trahison des idéaux de Kwame NKRUMAH, Déo NSAVYMANA ("Le rôle des élites burundaises dans la destruction de leur nation (1962-2003)", pp. 451-463) réfléchit sur les identités soi-disant ethniques au Burundi, en prouvant qu'il s'agit d'une question non "de nature ethnique mais politique" (p. 454) créée par le colonialisme, car "avant l'arrivée des colonisateurs belges, l'identité clanique était de loin plus importante que l'identité 'ethnique' et l'identité nationale beaucoup plus affirmée et revendiquée que cette dernière" (p. 455); mais le piège de l'opposition hutu-tutsi une fois construit et mis en marche, il devint l'enjeu de la "désintégration [...] de la nation" (p. 460) dont profitent les élites "pour conquérir ou garder le pouvoir, s'en servir à leurs propres fins" (p. 462).

Olivette OTELE, dans "Dépendance, pouvoir et identité, ou les ambiguïtés de la 'camerounicité'" (pp. 465-482), s'arrête sur l'étroite relation de dépendance instaurée entre la France et le Cameroun de Paul BIYA et sur la déplorable politique franco-camerounaise concernant l'immigration.

Pour sa part, Rosa Amelia PLUMELLE-URIBE ("Vous avez di indépendance?", pp. 483-507) examine les cas du Congo, du Cameroun et du Togo, en mettant en lumière "la suprématie des intérêts occidentaux [qui] s'exerce, de manière flagrante, sur les autorités locales" (p. 486), lesquelles sont coupables "au même titre que leurs maîtres" (p. 501); elle souligne ensuite la nécessité d'un processus "de désaliénation culturelle" (p. 497) aussi bien par rapport au monde occidental que par rapport au rôle idéologique des religions islamique et chrétienne.

De même, Bamba SAKHO ("Élite africaine et projet de transformation sociale", pp. 509-526) dénonce "le discours sur le développement tenu par l'élite intellectuelle africaine, [qui] reste prisonnier de l'idéologie européocentriste" (p. 516), en misant sur un renouveau du système éducatif pour une réelle "décolonisation des mentalités" (p. 524).

Après l'essai de l'Ougandais Yash TANDON ("Le XXI<sup>e</sup> siècle sera un siècle de l'Afrique", pp. 527-562) qui prône la brisure de la mentalité victime-mendiant et l'intégration régionale selon



“l’esprit du panafricanisme” (p. 561), Odile TOBNER, dans “En attendant l’indépendance!” (pp. 563-574), offre une synthèse historique d’une lucidité saisissante qui part du XVI<sup>e</sup> siècle et arrive à nos jours; elle affirme que “l’Afrique [...] reste ce qu’elle a toujours été pour l’Europe – sauf qu’elle l’est maintenant aussi pour le reste de la planète: États-Unis, États émergents, Chine –, un réservoir de richesses” (p. 573) et qu’“on ne voit pas pour l’instant où pourrait être le point d’appui du levier qui soulèverait le poids d’une oppression aux multiples chaînes, idéologiques, religieuses, économiques, et libérerait le géant ligoté” (p. 574).

Pour sa part, Carlos VAMAIN (“Guinée-Bissau: 35 ans après l’indépendance”, pp. 575-587) dénonce les difficultés structurelles et l’instabilité chronique de son pays, tandis que le Congolais Lye M. YOKA, dans “Indépendances et politiques culturelles africaines” (pp. 589-600) fait le tour des grands mouvements culturels de renaissance négro-africaine depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, en prônant une révolution culturelle qui, “après cinquante ans d’une indépendance théorique” (p. 598), soit capable de rendre enfin actives “quelques options fondamentales: la frugalité économique, l’éthique politique, la créativité et l’innovation culturelles et scientifiques” (p. 598), comme le fait d’ailleurs aussi Martial ZE BELINGA (“In-dépendances: libres de nuire, interdits de servir”, pp. 601-634) qui clôt le volume en souhaitant “une prise de conscience neuve et décisive du capital stratégique de la Renaissance africaine” (p. 629).

Liana NISSIM

Valerio BINI, Martina VITALE NEY (dir.), *Piatto pieno, piatto vuoto. Prodotti locali, appetiti globali. Atti della terza Giornata di Studi “Le ricchezze dell’Africa”*, Milano, 2 aprile 2008, Milano, Franco Angeli, 2010, 127 pp.

Valerio BINI et Martina VITALE NEY proposent, dans ce volume, les actes de la journée d’études qui a eu lieu à Milan le 2 avril 2008 autour de l’alimentation en Afrique; le livre est dédié à Ettore TIBALDI, récemment disparu, qui a été un des promoteurs des rencontres “Le ricchezze dell’Africa”. Après la “Presentazione” de Giorgio BOTTA (pp. 9-11), la figure de TIBALDI est remémorée par la réédition d’un de ses articles, “Fame nera. Considerazioni intorno al cibo in Africa” (pp. 13-30), qui non seulement s’inscrit parfaitement dans la thématique de la journée, mais en constitue une véritable introduction.

Dans “Politiche agro-alimentari in Africa: una lettura geografica” (pp. 33-45), Pierpaolo FAGGI analyse les politiques agro-alimentaires en Afrique depuis les Indépendances; l’auteur remarque que trois politiques différentes se sont succédé: la première visait l’‘autosuffisance alimentaire’, la deuxième la ‘sécurité alimentaire’,



et la dernière (qui n'a pas encore été accueillie officiellement par les organismes internationaux) la 'souveraineté alimentaire'. ANTONIO ONORATI ("L'Africa può nutrire se stessa. Mercato mondiale permettendo", pp. 47-56) reprend la dernière catégorie exposée par FAGGI (la politique de la 'souveraineté alimentaire') et met en lumière ses avantages et ses difficultés au sein d'une économie globale et institutionnelle, orientée vers l'exportation plutôt que la consommation interne.

L'étude de Stefano ALLOVIO, "La 'vera carne' dei pigmei. Parabole esistenziali, strategie alimentari e metafore culinarie in Africa centrale" (pp. 57-81), présente la relation des pygmées à la nourriture, à des niveaux différents (existentiel, stratégique, métaphorique): ce peuple, qui a su changer ses habitudes alimentaires pour les adapter au contexte historique, a pourtant vu sa condition de plus en plus marginalisée.

Valerio BINI, dans "Dopo il globale? Sistemi agroalimentari locali nella regione dell'Atacora (Benin)" (pp. 85-99), analyse le contexte béninois dans lequel a pris forme le projet de la ONG 'Mani Tese': ce projet vise à la création de conditions favorables à l'établissement d'une industrie et d'un commerce locaux des dérivés du manioc; il s'agit donc d'une mise en pratique du principe de la 'souveraineté alimentaire' dont FAGGI et ONORATI avaient présenté les avantages. Un autre projet de coopération est au centre de l'article de Sara BIN ("Fagiolini verdi equi e solidali nella Valle del Sourou (Burkina Faso)", pp. 101-115): l'auteur prend en considération la réalité locale de la culture de haricots verts dans une vallée du Burkina Faso pour le commerce en Italie, qui avait suscité en 2007 un large débat sur les médias nationaux.

Marco SIMONELLI ("Alimentazione nomade e sviluppo sedentario fra i pastori turkana del Kenya", pp. 117-126) propose un autre projet de coopération à l'issue désastreuse: une ONG norvégienne, persuadée que le style de vie des pâtres Turkana du Kenya était désavantageux autant pour la population que pour l'environnement, avait essayé de convertir ce peuple à la pêche; suite à la faillite du projet avec des retombées négatives pour toute la région, des études plus détaillées ont montré que le style de vie originaire des Turkana contribuait à prévenir les famines et, en même temps, préservait l'environnement. AMREF est en train de prendre le relais pour permettre aux Turkana de s'épanouir tout en préservant leurs traditions nomades.

Maria Benedetta COLLINI

Andrea CALÌ, *Études sur le roman négro-africain*, Lecce, Pensa Multimedia ("Studi & Testi"), 2010, 162 pp.

Le volume, qui réunit les contributions d'Andrea CALÌ concernant la littérature africaine de langue française, s'ouvre avec une

préface de Jean-François DURAND (pp. 7-11), qui propose une réflexion sur l'évolution thématique et stylistique des lettres africaines.

L'essai "Écriture de la négation et idéologie anticolonialiste dans *Ville Cruelle*" (pp. 13-28) est consacré à l'analyse du premier roman de Mongo BÉTI. Après un bref résumé du roman, le critique fait allusion au concept de *étymon spirituel* emprunté aux études stylistiques de Léo SPITZER pour illustrer sa méthode analytique. À l'aide de nombreuses références au texte, Andrea CALÌ met en évidence la modalité négative de l'écriture de l'auteur camerounais du point de vue grammatical, lexical et sémantique. Suivant la méthode du linguiste autrichien, le critique motive la présence constante de la négation linguistique à l'intérieur de *Ville Cruelle* dans le cadre de la vision pessimiste de l'écrivain. Quant à la négation idéologique, le critique explore le regard qu'il porte sur la réalité sociale de la période coloniale et postcoloniale: la religion et le système éducatif, le système colonial et son idéologie sont exposés à la critique dure et implacable du romancier à cause de leurs conséquences néfastes sur la société africaine.

Dans "Colonialisme, conscience sociale et culture nationale: *Les Bouts des bois de Dieu*" (pp. 29-39), CALÌ insère le roman de Ousmane SEMBÈNE dans le cadre du renouvellement de la littérature africaine des années 60, mais il en souligne le caractère profondément révolutionnaire et engagé dû à l'appartenance de l'auteur à la classe ouvrière, ce qui le distingue de la plupart des romanciers de cette période: l'écrivain peint la réalité sociale concrète du peuple et représente les individus dans leur relation à une collectivité qui lutte pour se libérer de l'oppression colonialiste; dans son récit, SEMBÈNE évoque l'évolution de la conscience sociale et économique qui aboutit à la naissance d'une conscience nationale. Le critique met en évidence l'emploi d'un langage clair et simple appartenant au milieu décrit et l'emprunt à l'art du cinéma de la technique du "mouvement narratif 'panoramique'" (p. 35) qui permet à l'auteur une mise en scène plus intense mais aussi une représentation symbolique des personnages dans leur entourage.

L'œuvre d'Ousmane SEMBÈNE est au centre d'un autre article, "Femme et société dans *Guelwaar*" (pp. 41-54), où Andrea CALÌ focalise son attention sur le "rôle progressiste que joue la femme, appelée à promouvoir le progrès social" (p. 41). Après avoir remarqué que, contrairement aux autres figures féministes de la littérature africaine francophone, dans *Guelwaar* les personnages qui soutiennent la cause féminine n'appartiennent pas à un univers urbain mais à une dimension villageoise, le critique analyse le langage féministe dans le discours d'Angèle, protagoniste du roman et porte-parole de l'auteur, "contre la polygamie et tout autre élément culturel qui freine l'épanouissement total de la femme africaine" (p. 45). Cette femme et *Guelwaar*, héros du roman et lui-même d'orientation féministe, se dressent contre l'acceptation des aides alimentaires provenant des puissances étrangères, distribuées à la population à cause de la famine engendrée par la

sécheresse, car cette intervention signifierait une nouvelle forme d'assujettissement et un manque total d'indépendance. À travers ces discours, qui portent à une révolte collective dans la fiction, SEMBÈNE attaque les autorités postcoloniales pour leur incompetence et leur faiblesse face aux difficultés du pays et montre aux Africains "toute la honte, le manque de dignité et d'honneur qu'entraîne l'acceptation des dons alimentaires" (p. 48).

Dans l'étude "Entre absolu abstrait et réalité concrète, ou le dilemme de *L'Aventure ambiguë*" (pp. 55-65) le critique constate l'existence de plusieurs analogies entre la vie de Cheikh Hamidou KANE et les vicissitudes de Samba Diallo, protagoniste du roman. En particulier, CALI met en évidence leur commune sensation de déchirement entre la matérialité de la culture occidentale et le mysticisme de la religion islamique, ainsi que l'incapacité de réconcilier ces deux systèmes philosophiques si contrastants. Selon le critique, dans ce roman KANE évoque à travers une "phénoménologie psycho-spirituelle" (p. 64) les deux sphères de sa formation, sans pourtant résoudre son dilemme.

L'article "*Perpétue*: du drame individuel à la tragédie collective" (pp. 67-76) est consacré au roman *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo BÉTI. Après avoir souligné la tripartition du texte en phases relatives au parcours du personnage (quête de Perpétue, reconstruction des événements tragiques de sa vie, vengeance), le critique montre comment les mésaventures de Perpétue (qui renvoient aux thèmes de la prostitution, de la corruption et de la tyrannie) reflètent les problèmes politiques, sociaux, culturels de l'Afrique, parmi lesquels la question féminine, qui, comme le relève CALI, est centrale pour l'auteur. Dans ce roman on ne trouve plus les traces de l'ironie et de la veine satyrique des textes précédents, mais il révèle le regard pessimiste que BÉTI pose sur l'Afrique: "l'atmosphère oppressive de dégradation, de malaise, de terreur, de déchirement et de démission [...] figure non seulement le destin individuel de l'héroïne, mais la vie quotidienne de tout un peuple" (p. 69).

Dans "*Douceurs du bercail*: une voie pour l'Afrique" (pp. 77-94), Andrea CALI propose une réflexion sur la réhabilitation de la part de Aminata SOW FALL du rôle de la tradition africaine dans la quête de l'identité et dans la reconquête d'une dignité que la société française, à travers son attitude arrogante, a ôtée aux immigrants. Dans *Douceurs du bercail* on relève la présence d'une incitation aux africains pour qu'ils s'engagent individuellement dans le développement de leur pays natal, aussi bien que de leur personnalité. Cet engagement, représenté par la protagoniste, s'oppose à la résignation et à l'immobilisme ambiants et vise à la "réappropriation de sa terre natale, de ses origines, de soi-même" (p. 78) pour "chercher un équilibre réel entre les racines de son identité et les instances du modernisme" (p. 93).

L'article "Raconter l'inénarrable: *Murambi, le livre des ossements*" (pp. 95-122) s'ouvre avec une réflexion générale sur le devoir de mémoire de l'écrivain africain face à un événement épouvantable comme le génocide rwandais. Ensuite, le critique focalise

son attention sur la perspective adoptée par Boubacar Boris DIOP dans sa représentation du drame, sur sa volonté de faire revivre les victimes à l'intérieur de la narration et de démolir les préjugés historiques concernant cette guerre. Du point de vue stylistique, le critique relève le choix d'une "écriture sèche, à mi-chemin entre le roman et l'essai" (p. 102) afin de produire un texte à visée didactique et qui rend un témoignage fidèle des cruautés du génocide. Quant aux instances d'énonciation, la multiplication des voix narratives, qui décrivent les événements du point de vue des victimes, mais aussi des bourreaux, "dit [...] tout le scepticisme de Diop qui se garde d'accorder foi au discours d'un seul protagoniste" (p. 113).

Le thème de la violence engendrée par la guerre est présent aussi dans l'article "L'écriture de la guerre chez Alain Mabanckou et Emmanuel Dongala" (pp. 123-142), qui examine la représentation romanesque des guerres civiles congolaises dans *Les Petits-fils nègres de Vercingétorix* de MABANCKOU et *Johnny chien méchant* de DONGALA. Andrea CALÌ met en relief la récurrence des motifs du viol et du pillage, des actes qui sont devenus de véritables armes de guerres, mais qui représentent aussi la récompense des miliciens; le critique souligne la centralité des personnages féminins et des enfants dans la narration sur la guerre. CALÌ réfléchit aussi sur l'indifférence de l'Occident et des médias, qui ramènent toujours ces guerres aux conflits ethniques, sans considérer les enjeux politiques, dans le cadre de ce que CALÌ définit "une feinte intellectuelle qui dérive de l'anathème longtemps jeté sur l'Afrique" (p. 131).

Dans "Jeux intertextuels dans *Verre Cassé*" (pp. 143-162), le critique propose une réflexion sur l'insertion à l'intérieur du roman d'Alain MABANCKOU de multiples références intertextuelles concernant la littérature mondiale, l'histoire, la politique, le cinéma: "ce pastiche de titres africains et mondiaux ne ralentit le rythme de la narration ni ne s'apparente à un banal étalage de culture" (p. 145), mais représente, pour un lecteur non profane, un véritable jeu de déchiffrement. Le critique analyse ensuite le rapport des références ou des citations au contexte narratif, qui révèle parfois une intention ironique de la part de l'auteur: après avoir évoqué quelques citations de phrases célèbres d'hommes politiques ou de grands idéologues, Andrea CALÌ concentre son attention en particulier sur les allusions aux œuvres des grands écrivains français, sans trop s'arrêter, cependant, sur les références à la littérature africaine et au domaine cinématographique.

Il ne nous reste qu'à conseiller la lecture de ce volume, dans lequel Andrea CALÌ propose des réflexions très stimulantes, mûries pendant plusieurs années d'étude, sur des textes incontournables de la littérature africaine de langue française.

Jada MICONI

*Jala* est le nouveau nom de la revue *ALA Bulletin*, publiée entre 1981 et 2006, spécialement consacrée à la littérature africaine, anglophone et francophone, mais où trouvent également leur place des études sur des auteurs d'autres pays (Haïti, Mexique, dans le cas de ce numéro). Je vais proposer ci-dessous les comptes rendus des articles centrés sur la production artistique, culturelle et littéraire africaine d'expression française.

Dans "Polluting the World and the Silence of African Writers" (pp. 25-36), Tanella BONI, après avoir mis en lumière que les pays les plus pauvres sont aussi les plus pollués, s'interroge sur le rôle que les écrivains africains pourraient jouer pour dénoncer cette situation et éventuellement pour poser les bases d'un changement au niveau social et économique. L'écrivaine souligne que les auteurs semblent ne pas prendre en considération l'hypothèse d'aborder dans leurs œuvres des thèmes comme la pollution environnementale et les désastres naturels qui ont pourtant causé la mort de centaines de personnes. Selon BONI il est temps d'une prise de position nette contre les dispositions gouvernementales internationales qui réduisent le sol africain à un dépôt d'ordures (souvent toxiques), qui permettent l'utilisation de substances très nuisibles pour la santé (interdites d'ailleurs dans les pays occidentaux) et invite les écrivains à faire entendre leur voix sur ce qu'elle considère comme un héritage du colonialisme.

Viviane BEKROU dans son article "Thématisation des causes des crises socio-politiques en Afrique post-coloniale dans la fiction d'écrivaines ivoiriennes" (pp. 102-110) conteste les lieux communs concernant la production littéraire des femmes africaines: "la grande tendance des critiques littéraires est de cantonner la littérature féminine africaine d'expression française à une mise en crise du système patriarcal phallogocentrique" (p. 103). Le critique, en s'appuyant sur l'analyse des romans *Le crépuscule de l'homme* de Flore AZOUMÉ et *Une vie de crabe* de Tanella BONI, montre comment les deux auteures ivoiriennes abordent le problème de la mauvaise gestion du pouvoir dans les républiques post-coloniales: "les femmes constituent avec les enfants les plus grandes victimes des guerres ou de tout autre conflit violent" (p. 109). BEKROU termine son essai en remarquant que pourtant "ces écrivaines accordent très peu d'attention au rôle fondamental des puissances étrangères, notamment les anciens empires coloniaux dans l'émergence de ces crises africaines" (*Ibid.*)

"Tech Transfer, Modernization, and Indipendence in Bèly-Quénium and Loba" (pp. 144-160) est le titre de l'étude de Roxanna Nydia CURTO, qui analyse le rôle "that modern Western technologies will play in the newly indipendent African nations" (p. 144) à travers l'étude des ouvrages *Le chant du lac* d'Olympe

BHÉLY-QUÉNUM et *Les fils de Kouretcha* d'Aké LOBA. Les deux écrivains, en prenant les distances du mouvement de la Négritude, abordent la question des technologies occidentales et de leur impact sur le cadre naturel et culturel des pays africains. CURTO souligne que sous la plume des deux écrivains la colonisation européenne s'avère une force contraire au progrès, amenant au sous-développement de l'Afrique: à l'époque de la domination en effet la technologie visait à l'exploitation des ressources, ce qui a privé les Africains de toute potentialité de reprise après les Indépendances. Les technologies occidentales ne sont pas pour autant négatives; elles permettent au contraire un espoir dans le progrès, "but the authors suggest a need to move past the memory of colonization, and to adapt beliefs to a modern world, in order to progress as a nation" (p. 146).

Samuel ZADI dans "Guelwaar, A View on Western Food Aid in Africa" (pp. 175-188) propose une nouvelle clé de lecture pour le film d'Ousmane SEMBÈNE *Guelwaar*; selon le critique, l'écrivain cinéaste vise à mettre en relief l'attitude méprisante des pays occidentaux qui font parvenir des denrées alimentaires à l'Afrique. Leur secours repose sur un sentiment de supériorité ressenti envers la population noire, perçue comme infantine et paresseuse. Le personnage de Guelwaar qui se révolte contre cette situation est tué par ceux qui ont l'intérêt de garder les Africains dans une condition de dépendance économique envers les nations industrialisées. Cette attitude irrespectueuse de la dignité des Noirs et de leur désir d'autonomie contraste avec l'humble humanité de Sophie (la fille de Guelwaar, qui soutient sa famille avec un dévouement et un sacrifice total, en travaillant comme prostituée à Dakar et en envoyant de l'argent à sa famille) et avec le soutien charitable de la communauté chrétienne du village (qui apporte de la nourriture à la veuve de Guelwaar pendant les funérailles, en faisant preuve de solidarité et de charité authentiques). ZADI appuie ses remarques sur une analyse ponctuelle des paroles des héros et sur une série de notations techniques concernant le montage de certaines scènes.

Francesca PARABOSCHI

Andreea GHEORGIU (dir.), "Francophonies au féminin", *Dialogues francophones*, n. 16, 2010

Cette livraison de *Dialogues Francophones*, spécialement consacrée aux "francophonies au féminin", offre un panorama très riche des diverses déclinaisons de l'écriture des femmes en langue française après la seconde guerre mondiale; les nombreux articles qui sont ici recueillis sont divisés en sections correspondant à des zones géographiques, selon le pays d'appartenance des écrivaines étudiées. Je vais proposer ci-dessous le compte rendu

des essais critiques concernant les œuvres des auteures d'Afrique Noire; pour la présentation des autres articles, je renvoie aux sections respectives de *Ponti/Ponts*: "Francophonie européenne", "Francophonie du Maghreb", "Francophonie du Québec et du Canada", "Francophonie des Caraïbes" et "Œuvres générales et autres francophonies".

Dans "Mariama Bâ. Problèmes de stratégie narrative dans *Un chant écarlate* ou 'ce qui s'ignore n'existe pas'" (pp. 139-149), Christiane MAKWARD s'appuie sur le proverbe qu'elle cite dans le titre de son article (et évoqué dans le roman de Mariama BÂ), pour chercher à démontrer la culpabilité de tous les personnages du second roman de l'écrivaine sénégalaise. Le critique s'arrête surtout sur une analyse, pas trop convaincante d'ailleurs, des éléments qui rendent, à son avis, assez invraisemblable le développement et le dénouement d'*Un chant écarlate*, à savoir "les infractions du code du réalisme transparent" (p. 144). Sans donner la preuve de saisir les données psychologiques et culturelles les plus élémentaires présentées dans ce roman, MAKWARD définit comme "irrationnels" (p. 145) les affrontements entre femmes, considère le montant probable du salaire de Mireille pour se demander pourquoi elle n'a pas eu recours à une aide dans les tâches domestiques et commente le final tragique du roman dans ces termes: "[Mireille] empoisonne son enfant et attaque Ousmane au couteau, dans la pire tradition des mélodrames ou des films d'horreur" (p. 148).

L'article suivant de Veronica GRECU, "Écriture et reconstruction de l'identité chez Mariama Bâ" (pp. 151-160), est centré sur le premier roman de cette écrivaine sénégalaise, *Une si longue lettre*. Le critique met en lumière que le rôle de l'écriture s'avère non seulement celui de "s'opposer et [de] nier le discours patriarcal hégémonique, mais aussi [de] découvrir un moi écrasé sous le poids des coutumes et des obligations morales et sociales" (pp. 151-152): "Une si longue lettre est davantage un roman qui parle de la féminité – et non pas du féminisme" (p. 152). GRECU, en analysant la tradition, la sexualité, l'amour, la polygamie, les rapports entre les épouses et leurs belles-familles, montre que ces thématiques sont autant de prétextes pour la naissance et pour l'épanchement de cette écriture féminine. Les romans de Mariama BÂ prônent une réflexion difficile concernant le rôle de la femme dans sa recherche d'une identité nouvelle, plus authentique, parce qu'elle compose avec la modernité sans renoncer complètement à la tradition.

Ángeles SÁNCHEZ-HERNÁNDEZ, dans son article "Écrivaines francophones en Afrique Noire. Le cas de Fatou Diome: une romancière affranchie" (pp. 161-172), remarque l'appartenance de Fatou DIOME à une nouvelle génération d'écrivaines, qui se proposent de dépasser les valeurs de la Négritude. Après avoir esquissé un panorama littéraire, SÁNCHEZ-HERNÁNDEZ met en lumière l'incidence du vécu personnel de cette auteure sénégalaise dans sa production romanesque. L'écriture de la mémoire s'avère le moyen pour trouver une identité nouvelle qui repose sur un



équilibre entre la partie africaine et la partie occidentale, la langue sérère et la langue française, “le passé et le présent” (p. 169).

Dans l'article suivant “Les paradoxes de l'écriture du corps féminin chez Ken Bugul: le cas des romans *Le baobab fou* et *La folie et la mort*” (pp. 173-190) Adama COULIBALY propose, après un survol critique concernant la valeur du corps féminin dans la production littéraire des femmes, une analyse détaillée du thème de la corporalité dans deux romans de l'écrivaine sénégalaise. COULIBALY met en évidence, d'un côté, la présence de formes stéréotypées qui “bénéfici[ent] de la parure, de la sensorialité comme pour saisir la femme à la lumière du désir” (p. 177) et, d'un autre côté, les liens entre corps et altérité; l'essai se conclut avec une étude stylistique approfondie du *Baobab fou* et de *La folie et la mort* visant à évoquer et décrire “l'indicible aventure du corps féminin” (p. 188).

Philip Amangoua ATCHA est l'auteur d'“Écriture du silence et pratiques transgressives dans le roman féminin ivoirien. L'exemple de *Rebelle* de Fatou Keita et *Au coin de la rue, la vie m'attendait* de Flore Hazoumé” (pp. 191-200). Le critique focalise son attention sur la rupture de ce silence que la tradition a toujours prescrit aux femmes et souligne la volonté de la part des écrivaines de la nouvelle génération de faire entendre leur voix à travers une écriture “transgressive [qui] renouvelle la forme compositionnelle du roman et impose une écriture du fragmentaire” (p. 192). La contestation du “système phallocratique” (p. 195) passe en outre par le traitement de thèmes “tabous: excision, viol, Sida” (p. 199).

Suit “Les femmes de la nouvelle Afrique: l'agentivité et la transculturalité de l'écriture féminine chez deux écrivaines camerounaises” (pp. 201-211) de Rachel VAN DEVENTER, qui concentre son analyse sur *Elle sera de jaspe et de corail* de Werewere LIKING et sur *Femme nue, femme noire* de Calixthe BEYALA. Ces ouvrages montrent bien l'orientation de la recherche dans le domaine romanesque de la part des écrivaines francophones (et non seulement du Cameroun) des vingt dernières années, dans leur manière de “se positionner par rapport aux pouvoirs coloniaux ainsi que par rapport aux idéologies patriarcales” (p. 202). En s'appuyant sur l'approche théorique assez récente de l'agentivité, VAN DEVENTER montre que l'écriture agente “se développe de deux façons: d'une part par le biais d'une écriture transculturelle dialogique [...] et d'autre part, par une voix narrative à la première personne et par la mise en œuvre de personnages féminins qui font preuve d'une sexualité désillusionnée et parfois crue” (p. 203).

La section “Littérature francophone d'Afrique Noire” se conclut avec l'article de Daniel S. LARANGÉ, “La *négritude* féminine. L'éternel féminin face à l'effacement des gen(re)s” (pp. 213-226), qui aborde à son tour le domaine des lettres féminines camerounaises. Le critique propose un aperçu historico-littéraire de la production romanesque des écrivaines, il a soin de remarquer leur volonté de rupture avec la culture du pays d'appartenance et de souligner leur désir de visibilité dans le cadre mondial de la littérature de l'extrême contemporain: “le plagiat, la violence,



la sexualité, les stéréotypes, les mensonges, le racisme offerts par la société postmoderne sont autant d'instruments dont la femme africaine use dans ses livres. [...] Les frasques des écrivaines noires répondent, bien entendu, aux attentes d'un lectorat blanc" (p. 221).

Francesca PARABOSCHI

Isidore NDAYWEL È NZIEM (dir.), *Les Années Lovanium. La première université francophone d'Afrique subsaharienne*, Paris/Bruxelles, L'Harmattan/Archives & Musée de la Littérature, 2010, 2 voll. (330 et 248 pp.)

Ces deux volumes ont été conçus "pour clôturer la célébration du Cinquantenaire de l'implantation de l'institution universitaire en Afrique francophone, plus particulièrement au Congo" (p. 11): l'Université Lovanium, fondée en 1954 par les soins de l'Université Catholique de Louvain et intégrée en 1971 à l'Université Nationale du Zaïre, a représenté un point de rupture dans la mentalité coloniale, en favorisant l'accès à l'instruction supérieure des Africains.

Le premier tome, après une "Préface" de Marc QUAGHEBEUR (pp. 5-10) et une "Introduction" d'Isidore NDAYWEL È NZIEM (pp. 11-14), se compose de deux parties, l'une consacrée aux "Prodromes" (pp. 15-89), l'autre à "L'épanouissement" (pp. 91-319). Au sein de la première section, Jean-Luc VELLUT ("L'Afrique dans les horizons de l'Université Catholique de Louvain, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles", pp. 17-46) s'interroge sur les rapports entre la prestigieuse université belge, l'esprit missionnaire et le Congo colonial; le second article (Fernand MALENGREAU, "Une fondation médicale au Congo belge, le FOMULAC (1926-1940)", pp. 47-89) est la réédition d'un texte publié en 1941. Guy MALENGREAU, dans la seconde section, parle de "Lovanium, du Centre Universitaire à Kisantu à l'Université de Kimuenza" (pp. 93-245): dans ce long article, l'auteur retrace avec maint détail les étapes principales de la naissance de la première Université francophone en Afrique. Albert Mpase NSELENGE MPETI, dans "Vivre le devenir de l'Université comme étudiant, responsable universitaire et ministre" (pp. 247-319), relate sa propre expérience à Lovanium en tant qu'étudiant d'abord, professeur ensuite. Signalons les nombreuses photographies intercalées entre la première et la seconde partie.

Le tome deux (lui aussi enrichi par des photographies), est divisé en quatre sections: "La vie" (pp. 5-103), "La fin" (pp. 105-133), "Une autre expérience, Lubumbashi" (pp. 135-163) et les "Annexes" (pp. 165-237). Comme le titre le suggère, la première partie recueille des témoignages de vie: Bernard OLIVIER propose ses souvenirs de "Livulu, un village universitaire mixte" (pp. 7-41) et Isidore NDAYWEL È NZIEM relate "La vie quotidienne

à Lovanium (1963-1969)” (pp. 43-75). Enfin “Nous avons vécu les années Lovanium...” (pp. 77-103) recueille les récits de trois témoins de l’époque. Ce sont encore trois témoins directs qui sont interpellés dans “Lovanium: la tragédie des années 70” (pp. 107-133). Pierre GODENIR est l’auteur de “De l’Institut Saint-Jérôme à l’Institut Supérieur Pédagogique de Lubumashi, petite histoire d’une communauté universitaire (1959-1988)” (pp. 137-163), qui rend hommage à une expérience parallèle à celle de Lovanium. Deux annexes enrichissent le volume, le premier consacré aux “Diplômés de Lovanium-Kisantu” (pp. 167-175) et le second aux “Diplômés de l’Université Lovanium de Kinshasa (1954-1971)” (pp. 177-237).

Chacun des deux tomes est complété par les notices des auteurs et l’index des noms.

Maria Benedetta COLLINI

Simonetta VALENTI (dir.), *L’espace francophone, une mosaïque de langues et de cultures. Actes du Colloque International “Le français, instrument de conservation et de transmission de la mémoire culturelle dans les réalités francophones”* (Université de la Vallée d’Aoste, 23 et 24 octobre 2009), Aoste, Le Château, 2010, 238 pp.

Dans ce volume, présenté dans la section “Études linguistiques”, deux travaux sont consacrés à l’Afrique subsaharienne.

Dans sa contribution sur “L’écriture de l’oralité: les avatars du patrimoine culturel dans les romans de Boubacar Boris Diop” (pp. 23-35) Liana NISSIM met en évidence la “visibilité imposante [accordée] aussi bien à l’écriture qu’à l’oralité” (p. 27) dans les romans de Boubacar Boris DIOP: elle étudie en particulier les deux protagonistes de *Les traces de la meute* et *Le cavalier et son ombre*, Kairé et Kadidja, d’excellents conteurs qui savent puiser autant à la tradition qu’à leur imagination; le français devient ainsi, pour Boubacar Boris DIOP, “un instrument non seulement de conservation et de transmission de son patrimoine culturel, mais aussi de son innovation et de sa réinvention” (p. 35).

Les souvenirs scolaires d’Amadou HAMPATÉ BÂ sont le point de départ de l’article de Silvia RIVA (“Malgré et grâce aux symboles: la transmission de la mémoire culturelle dans l’œuvre d’Amadou Hampaté Bâ”, pp. 37-54), qui retrace les enchevêtrements de la langue française et de la culture traditionnelle dans les œuvres de l’écrivain: non seulement l’auteur s’approprie la langue pour en faire l’instrument d’une création autonome, mais “l’héritage de la langue française est considéré comme positif en premier lieu en tant que moyen de communication *entre* les Africains” (p. 43, c’est l’auteur qui souligne). Par la suite RIVA expose le rôle du français en tant que vecteur de transmission de la culture orale

de départ aussi bien que de la culture (écrite) d'arrivée: HAMPATÉ BÂ parvient ainsi à intégrer dans sa production les symboles traditionnels, filtrés par sa personnalité.

Maria Benedetta COLLINI